

(21)<sup>1</sup> Et Yeshou‘a ayant traversé dans la barque de nouveau vers l'autre côté<sup>2</sup>, une foule nombreuse se rassembla près de lui, et il était au bord de la mer<sup>3</sup>.

(22) Et arrive un des chefs de synagogue<sup>4</sup>, du nom de Yaïr<sup>5</sup>, et, le voyant, il tombe à ses pieds

(23) et le supplie beaucoup, disant : « Ma petite fille est à la fin<sup>6</sup>; qu'étant venu<sup>7</sup> tu lui imposes les mains<sup>8</sup>, qu'elle soit sauvée<sup>9</sup> et qu'elle vive ».

(24) et il s'en alla avec lui et le suivait une foule nombreuse<sup>10</sup> et ils le comprimaient<sup>11</sup>.

<sup>1</sup> Le récit suit celui de la tempête apaisée (4, 35-41) et de la guérison du démoniaque guérasénien (5, 1-20).

<sup>2</sup> Le mot grec signifie ce qui est *au-delà*, il tend à désigner ce qui est au-delà de “la mer de Galilée”, comme en 4, 35 et 5, 1 (voir note là-bas) le pays des Guéraséniens se trouvant à l'est du lac est bien au-delà. Il est employé ici dans l'autre sens, en direction de la Galilée, devenue un “au-delà” à son tour, car il faut traverser la mer.

<sup>3</sup> Quatre mentions de Yeshou‘a *au bord de la mer* dans l'évangile de Marc (litt. *le long de la mer*). La première fois lorsqu'il aperçoit Simon et André jetant les filets (1, 16). Puis en 2, 13 et 4, 1 pour enseigner la foule. En cette dernière occurrence, il s'agit du jour où il enseigne en paraboles une *foule très nombreuse*, et le soir venu demandera que les disciples l'emmenent “de l'autre-côté”, au pays des Guéraséniens. Au retour, Yeshou‘a retrouve *une foule nombreuse*, sur ce même *bord de la mer* où il a enseigné la *foule (très) nombreuse*.

<sup>4</sup> « Un des chefs de synagogue » désigne une des personnes responsables de la synagogue (bâtiments, culte, etc.), à moins « que Marc épingle un des rares chefs de synagogue favorables à Yeshou‘a, comme il le fera plus tard pour “un des scribes” en 12, 28. » (FOCANT, *L'évangile selon Marc* 215).

<sup>5</sup> La forme fréquente de ce nom signifie *Il éclaire/ra, Il illumine/ra*, une autre fois cependant il se forme sur une racine différente et signifie alors *Il réveille/ra* (1 Chr 20, 5).

<sup>6</sup> À la dernière extrémité.

<sup>7</sup> Une forme grecque propre à la langue du NT qui équivaut à une supplication. On le comprends souvent comme un impératif: *viens lui imposer les mains*, mais il faut y entendre la nuance de finalité (but recherché) de la langue classique, comme le montrent les deux derniers verbes du verset régis par la même formule : *que tu viennes lui imposer les mains* (c'est ma demande) *afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive*.

<sup>8</sup> L'imposition des mains est une pratique ancestrale dans le peuple de la Bible. Elle a deux fonctions principales. L'une de transmettre des caractères, des péchés ou des qualités personnelles dans la réalité sur laquelle les mains sont imposées, comme sur le bouc émissaire (Lv 16, 21) ou les sacrifices par lesquels on est purifié ou remis en communion avec Dieu. L'autre fonction est d'apporter une bénédiction (Gn 48, 14ss.) ou le don de l'Esprit. Ce que demande Yaïr au thaumaturge réputé qu'est Yeshou‘a est d'apporter une bénédiction de vie.

<sup>9</sup> Dans l'évangile de Marc, *sauver* signifie toujours sauver la vie, la restaurer. Mc 3, 4 (le sabbat) *est-il permis de sauver une vie ?* Mc 5, 28 *si je touche ne serait-ce que ses vêtements je serai sauvée*; v. 34: *ta foi t'a sauvée, va à la paix et sois saine de ta plaie*; Mc 6, 56 *et tous ceux (les malades) qui le touchaient étaient sauvés*; Mc 10, 52: *ta foi t'a sauvé* dit Yeshou‘a à l'aveugle guéri. À la Croix (15, 31): *Il en a sauvé d'autres mais ne peut pas se sauver lui-même*. La vie éternelle de chacun doit être sauvée elle aussi (8, 35; 13, 13).

<sup>10</sup> Matthieu (9, 19) signale aussi les disciples à ce moment où l'on se met à suivre Yeshou‘a, mais ils disparaissent ensuite, alors qu'en Mc (5, 31) les disciples surgissent dans le DaVaR<sup>P</sup> lorsqu'ils objectent à Yeshou‘a que la foule le presse. En Lc où, comme en Mc, les disciples n'ont pas été mentionnés au moment du départ vers la maison de Yaïr, (8, 45) c'est Pierre qui fait cette remarque au Seigneur.

<sup>11</sup> Traduction de Jean DELORME (*L'heureuse annonce selon Marc* 315) qui a l'avantage de traduire le préverbe du grec. Le passage au pluriel du verbe pour une foule ou un peuple est un sémitisme. Le verbe exprime une compression de la foule si forte qu'elle le met presque en danger; voir Mc 3, 9 où Yeshou‘a demande qu'on lui prévienne une barque pour que la foule ne l'écrase pas avec le même verbe qu'ici.

(25) et une femme étant en flux de sang<sup>12</sup> douze années<sup>13</sup>

(26) et ayant beaucoup<sup>14</sup> souffert par beaucoup<sup>14</sup> de médecins et ayant dépensé tout ce qui (était) à elle<sup>15</sup> et n'ayant été aidée en rien, mais plutôt étant allée vers le pire, (27) ayant entendu au sujet de Yeshou'a, étant venue dans la foule, de derrière elle toucha son vêtement<sup>16</sup>.

(28) Car elle disait<sup>17</sup> : « Si je touche ne serait-ce que ses vêtements je serai sauvée. »

(29) et aussitôt<sup>18</sup> fut asséchée la source de son sang et elle connut par le corps<sup>19</sup> qu'elle était guérie<sup>20</sup> de la plaie<sup>21</sup>.

(30) Et aussitôt<sup>18</sup> Yeshou'a, ayant reconnu en lui-même la puissance qui était sortie de lui, s'étant retourné dans la foule disait : « Qui m'a touché les vêtements ? »<sup>22</sup>

<sup>12</sup> *En flux de sang*, manière sémitique de dire qu'elle avait un écoulement de sang, une hémorragie. Les grammairiens proposent de comprendre cette forme comme l'association de deux réalités, donc au sens de *avec*, mais il me semble que l'Hébreu évoque avec cette formule un état. Cette forme sémitique dit avec force qu'elle est enfermée dans sa condition, que l'hémorragie la tenait plus qu'elle "n'avait" une hémorragie. La forme de l'expression est la même que pour le démoniaque guérasénien qui était *en esprit impur* (et vivait chez les morts). Le lien des deux avec la mort est évident pour un auditeur juif de la Parole. En effet, l'un par l'esprit impur est attiré par la mort et vit dans les tombes, la seconde, par le sang qui s'écoule voit la vie la quitter. Dans le sang se trouve la vie donnée par Dieu (Lv 17, 11), et si le flux de sang la rend *impure* (Lv 15, 19-27) c'est du fait que toute impureté est due à un contact plus ou moins proche avec la mort. La Torah interdit solennellement les relations sexuelles avec une femme dans la période de menstruation (Lv 20, 18), ce qui l'exclut aussi pour elle.

<sup>13</sup> Le flux de sang évoque les menstruations à l'opposé de la période de fécondité d'une femme. Voici douze ans que cette femme est dans cet état à l'opposé de celui de la fécondité. Or douze ans est aussi l'âge de la puberté pour les filles et on verra que la fille de Yaïr est âgée de douze ans (v. 42).

<sup>14</sup> L'adverbe *beaucoup* traduit ici un adjectif grec qui est déjà paru dans le texte avec une foule *nombreuse* dès le v. 21 et encore au v. 24, un adjectif-adverbe qui a joué un rôle important dans l'évènement précédent.

<sup>15</sup> Ou *chez elle, auprès d'elle*. Expression proche de la manière sémitique pour dire la propriété. La propriété s'exprime par la disposition d'une chose dans le domaine de la personne. Jean Delorme traduit: *tout ce qui était à sa disposition*. La propriété exprime surtout une relation avec ce qui est possédé.

<sup>16</sup> En Mathieu et Luc il est précisé *le bord, l'angle du vêtement*, un mot (τὸ κράσπεδον) qu'on peut éventuellement aussi comprendre comme *la frange (de son vêtement)* au sens des fils aux coins du vêtement qui doivent rappeler les commandements de Dieu (Nb 15, 38-39; Dt 22, 12). Cependant, dans les LXX c'est le pluriel qui traduit cette frange faite de plusieurs fils, et la seule fois où l'on trouve le mot au singulier, comme en Mt et Lc, il ne traduit pas ces franges, mais un mot qui signifie "l'aile", l'angle, le pan du manteau (Zac 8, 23). On peut donc considérer qu'en Mt et Lc le mot au singulier signifie le bord du vêtement, sa partie la plus flottante. D'ailleurs en Mt aussi la femme se dit que si elle touche *ne serait-ce que son manteau je serai sauvée* (Mt 9, 21 = Mc 5, 28).

<sup>17</sup> Expression typiquement sémitique pour exprimer ce qu'on pense: la pensée est une parole.

<sup>18</sup> L'expression *et aussitôt* paraît 41 fois dans l'évangile de Marc, exprimant une continuité sans faille dans la mission de Yeshou'a. Continuité qui s'exprime aussi dans une simultanéité entre ce qu'il vit et ce qui arrive du côté de Dieu et des humains. Ici, *aussitôt* que l'hémorragie est guérie (5, 29) Yeshou'a *aussitôt* reconnaît qu'une force est sortie de lui (30). Voir la note 12 en 1, 10 et la note 2 au v. 2 de ce ch. 5.

<sup>19</sup> C'est-à-dire en *son* corps, mais l'évangéliste omet le pronom personnel possessif, alors qu'il est spécialement attentif au pronom personnel, on le voit dans le récit précédent de la guérison du démoniaque de Guérasa.

<sup>20</sup> Le verbe est au parfait : elle sait que sa guérison est *achevée, définitive*, la maladie s'est arrêtée.

<sup>21</sup> Non pas la plaie ouverte; le mot (μάστιξ), qui signifie *fouet* au départ, est employé, notamment dans les psaumes en grec, pour un fléau, une *plaie* qui afflige et tourmente une personne ou un peuple - au sens des plaies d'Égypte.

<sup>22</sup> En Grec il n'y a pas difficulté à comprendre la phrase comme elle est habituellement traduite: *Qui a touché mes vêtements ?* Mais l'agencement des mots fait entendre aussi bien *qui m'a touché, des vêtements*, soulignant un peu une dimension personnelle en plus des vêtements en soi.

(31) et ses disciples lui disaient : « Tu vois la foule te comprimant et tu dis : « Qui m'a touché ? » »

(32) et il regardait alentour pour voir celle ayant fait cela.

(33) Or la femme, apeurée et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint et tomba devant lui<sup>23</sup> et elle lui dit toute la vérité.

(34) et lui, il lui dit: « Fille<sup>24</sup>, ta foi t'a sauvée ; va à la paix<sup>25</sup> et sois saine de ta plaie. »

(35) Comme il était encore en train de parler, arrivent<sup>26</sup> de chez le chef de la synagogue disant que : « Ta fille est morte; pourquoi mets-tu encore en peine<sup>27</sup> le maître ? »

(36) mais Yeshou'a, n'ayant pas tenu compte<sup>28</sup> de la parole prononcée, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement! »

(37) et il ne laissa pas un avec lui (pour) accompagner, si ce n'est Petros et Ya'aqov, et Yohanan le frère de Ya'aqov.<sup>29</sup>

(38) et ils arrivent à la maison du chef de synagogue et il observe<sup>30</sup> un vacarme et des (gens) pleurant et des (gens) poussant de nombreux cris<sup>31</sup>.

(39) et étant entré<sup>32</sup> il leur dit : « Pourquoi faites-vous ce vacarme et pleurez-vous ? L'enfant n'est pas mort mais il<sup>33</sup> dort<sup>34</sup>. »

<sup>23</sup> C'est évidemment un signe de prostration devant une personne à laquelle on attribue un pouvoir supérieur.

<sup>24</sup> Le mot est au nominatif au lieu du vocatif de l'interpellation. Forme acceptable dans ce grec (Bläß-Debrunner 121-122, § 2), mais qui souligne une forme d'autonomie de ce statut de la femme dans la parole de Yeshou'a: elle est simplement "la fille".

<sup>25</sup> Sémitisme pour dire *va en paix* qui devient en grec *va vers la paix*, *va à la paix*, la paix étant effectivement infiniment plus grande que les sentiments d'une personne, c'est à la paix qu'on va en sortant de son trouble.

<sup>26</sup> Le verbe est au pluriel, c'est donc un "on" mais plusieurs personnes disent cette même parole.

<sup>27</sup> Le verbe (σκούλλω) exprime à l'origine un tourment très vif dans la chair qu'on écorche. Il a perdu de sa force avec le temps. Il faut entendre ici une nuance de *harcèlement*, *de fatigue qu'on suscite à quelqu'un*. Avec ce verbe, le centurion fait dire à Yeshou'a (Lc 7, 6): *Ne te mets pas en peine, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit*.

<sup>28</sup> Le verbe grec παρακούω exprime soit le fait de saisir une parole au passage, soit de passer volontairement à côté de ce qu'on écoute: ignorer ou désobéir à une parole. Dans la seule autre occurrence du N.T., en Mt 18, 17, le verbe à ce dernier sens. Et dans les sept occurrences du verbe dans la bible grecque (LXX) c'est encore ce sens d'ignorer volontairement ou de désobéir à des paroles qui est attesté. Il est donc probable que le sens est ici que Yeshou'a ignore volontairement ces paroles. Ce qui consonne parfaitement avec le contexte dans lequel Yeshou'a demande à Yaïr de ne pas se laisser impressionner par cette parole mais de croire (MARCUS 362).

<sup>29</sup> Ce sont les trois disciples auxquels il a donné un nom nouveau lors de l'élection des douze (3, 16-17). Ce sont les trois qu'il prend avec lui ici pour une résurrection, puis pour la transfiguration (9, 2-4) et enfin à Guetshemani (14, 33) au début de son épreuve vers la mort.

<sup>30</sup> Le verbe (θεωρέω) *theôreō* signale un regard qui prend le temps d'observer et de comprendre.

<sup>31</sup> Le verbe (ἀλαλάζω) évoque des hurlement de lamentation. Peut-être des pleureuses professionnelles.

<sup>32</sup> Le verbe pour *entrer* est différent de celui du début du verset suivant (v. 40). Ici Yeshou'a entre probablement dans la cour de la maison, partie intégrante de la maison israélite; ensuite il entre dans la maison elle-même où se trouvait l'enfant. On peut aussi penser à un 'entrer' dans la maison suivi d'un 'entrer' dans la pièce où se trouvait l'enfant.

<sup>33</sup> Le mot grec est neutre et désigne aussi bien un garçon qu'une fille. Le contexte recommande le féminin, mais le mot d'*enfant* permet d'attirer l'attention sur le contraste avec *la petite fille* des vv. 41-42 à qui Yeshou'a parle et qui se réveille et que le père a présenté comme *ma petite fille* avec un mot encore différent et renvoyant à la filiation au tout début (v. 23).

(40) et ils se moquaient<sup>35</sup> de lui. Mais lui, les ayant tous chassés<sup>36</sup>, prend avec lui le père de l'enfant et la mère et ceux (qui étaient) avec lui et il pénètre là où était l'enfant.

(41) et ayant saisi la main de l'enfant<sup>37</sup>, il lui dit : « Talitha<sup>38</sup> Qoum! », ce qui est traduit : « La jeune fille<sup>39</sup>, je te le dis<sup>40</sup>, réveille-toi! »<sup>34</sup>

(42) et aussitôt<sup>18</sup> la jeune fille se leva et elle marchait, car elle avait douze ans. Et ils furent stupéfaits d'une grande stupeur<sup>41</sup>.

(43) Et il leur ordonna beaucoup<sup>14</sup> que personne ne sache cela. Et il dit que lui soit donné à manger.

<sup>34</sup> Dans la Bible et la tradition juive ancienne, ceux qui sont morts dans leur corps sont décrits comme *dormant*. Ainsi la deuxième des 18 bénédictions qui forment le pilier de l'office synagogal, bénit Dieu qui ressuscite les morts, fidèle « à ceux qui dorment dans la poussière »; expression qui vient de Dan 12, 2 dont la traduction grecque offre le verbe que choisit Marc; voir encore Mt 27, 52; Jn 11, 11-13, Act 7, 60 (κοιμάομαι *s'endormir, mourir*), etc.

<sup>35</sup> Le composé est construit sur le verbe *rire* (κατα-γέλω), c'est donc une moquerie avec ricanements, des *rires* sarcastiques qui veulent tourner littéralement en *dérision* (mot formé sur latin *de-ridere* rire).

<sup>36</sup> C'est un verbe très fort (ἐκβάλλω) employé pour *expulser* les démons 1,34.39; 3,15.22.23; 6,13; 7,26; 9,18.28; 16, 9.17. On le trouve deux fois pour *chasser* : les marchands hors du temple (11,15), le lépreux qu'il gronde et chasse (1,43).

<sup>37</sup> Comme pour la belle-mère de Shim'on, Mc 1, 31: *Il la fit se lever en l'ayant saisie par la main et la fièvre la laissa*.

<sup>38</sup> Ce mot araméen désigne un enfant, un petit, un jeune; ici au féminin : une jeune fille adolescente.

<sup>39</sup> Un article fait du mot aussi un nominatif, comme pour le mot de *Fille* adressé à la femme guérie du flux de sang (voir note 24 plus haut). Quant à ce nom neutre, il peut désigner une fillette mais aussi une adolescente, telle la fille d'Hérodiade en Mc 6, 22.

<sup>40</sup> L'araméen dit seulement: *Enfant lève-toi!* et l'évangéliste insère dans la traduction : *Je te le dis*.

<sup>41</sup> Le verbe et le substantif sont de la même racine qui évoque, à l'origine, le fait d'être déplacé, surtout au sens métaphorique: « être déplacé de son opinion de son idée », puis être incapable de rester dans sa pensée et donc « perdre le sens, perdre la raison ». Dans la Bible grecque il prend le sens d'être étonné, stupéfait. Dans le N.T. le fait d'être mis hors de soi par ce qu'on voit. Jean DELORME, a rendu cela ainsi: *et ils étaient aussitôt emportés d'un grand emportement*. Le verbe avec son complément de manière de même racine est un hébraïsme.